

FLEURS DU PARNASSE

FLEURS
DU PARNASSE

PAR



L'auteur se réserve tous droits de traduction et de reproduction



BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITAIRE
MONTREAL

· MONTREAL

—
1885

Enregistré, conformément à l'acte du parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-cinq, par ALBERT-ALPHONSE PRADIER, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

ERRATA

PAGE

- 9, v. 10 *lisez* : plus heureux ou constant.
- 14, v. 8, *lisez* : L'onde mêle sa voix
- 16, 17 et 21; *lisez* : Mari d.
- 28, après le 18 v. *lisez* : Car ils n'observaient pas de lois.
- 28, après le 14 v. *lisez* : Par d'autres épreuves bien rudes.
- 28, v. 29, *lisez* : sortant de la Champagne,
- 32, v. 1, *lisez* : Ces joyeux pèlerins...
- 34, après le 10 v. *lisez* : Industrielle,
- 50, v. 6, *lisez* : Qui viennent de partout...
- 55, après le 9 v. *lisez* : D'une vertu bien remarquable

FLEURS DU PARNASSE

HOMMAGE À LA DIVINITÉ

Mon Dieu, du haut du ciel aide ma faible muse,
Puisque la poésie à toute heure m'amuse ;
Car je rime toujours avec tant de plaisir,
Qu'en montant le Parnasse il me faudra mourir.
Pourtant, quoiqu'il en soit, bénis cet humble ou-

[vrage

Que ton indigne fils te présente en hommage ;
Et malgré le mépris d'un frivole censeur,
Je t'offrirai mes vers comme à mon Créateur.
Ainsi sans balancer, nonobstant la censure,
Je te les offre tous, prends-les, je t'en conjure ;
Parce que, de rimer sans avoir Dieu pour fin,
C'est entâcher sa plume avec son parchemin.

A ST-ALPHONSE

ACROSTICHE

Saint Alphonse de Liguori,
Auguste patron chéri,
Inspirez-moi toujours le désir de bien faire,
Ne voulant jamais vous déplaire
Tellement je vous aime, ô mon cher protecteur.

Alphonse, grand évêque et célèbre docteur,
Livrez-moi, je vous prie, un peu votre lumière
Pour que je puisse ici-bas
Hardiment suivre vos pas,
Observant en enfant docile
Non-seulement la loi, mais les conseils divins,
Selon l'exemple des saints
Ecoutant en tous points notre saint Evangile.

LE MOIS DE MAI

En ce mois la nature entière
Parait nous dire en chœur
D'aimer Marie, affable mère,
Du fond de notre cœur.

Le soleil par sa chaleur douce
Change l'aspect des champs,
L'herbe verte des grands prés pousse ;
Les troupeaux sont contents.

Le rossignol et la fauvette,
Ces amis du printemps,
Font entendre leur chansonnette
Et leurs refrains charmants.

L'hirondelle aimable et bruyante
S'élève vers le ciel.
L'abeille va sur chaque plante
Pour y puiser son miel.

Et moi quand je vois la nature
Prendre un air tout joyeux,
Je pense à la Vierge si pure
Qui règne dans les cieux.

Voulant lui rendre mes hommages
Comme un bon pèlerin,
J'orne son autel de feuillages,
Et des fleurs du jardin.

Tous les jours devant son image
Je lui dis chaque soir :
Mère, donne-moi le courage
De remplir mon devoir.

AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Sacré-Cœur de Jésus, viens, oui viens me charmer,
Puisque je veux toujours t'adorer et t'aimer !...
Et dans mes durs instants de cuisante tristesse
Prodigue-moi toujours tes charmes, ta tendresse.
Ainsi, fais que mon cœur dans mes moments d'ennui,
Ne désire que toi pour parler avec lui...
Tu sais bien qu'ici-bas sur cette aride terre,
On n'éprouve parfois qu'amertume et misère :
Qu'il n'est aucun bonheur durable et permanent,
Pour rendre notre sort ou heureux ou constant.
Alors donc, puisque rien auprès de lui m'attire,
Sois mon consolateur, car vers toi je soupire.

Eh ! divin cœur de mon Jésus

Voulant t'aimer de plus en plus,

Tu seras désormais mon soutien et mon père ;
Je serai ton enfant : écoute ma prière !
Oui, jette tes regards sur moi qui suis ton fils .
Et place dans mon cœur la pureté du lis.
C'est là tout mon désir de ressembler aux anges,
Pour plaire à mon Seigneur et chanter ses louanges.
En effet, n'est-ce pas ce qui fait le bonheur ?
De parler à cœur-joie à son Divin Sauveur !

 LA SŒUR DE STE-CLAIRE

 ACROSTICHES

A deux Parentes

Ah ! qu'il est beau de voir la sœur de Ste-Claire
 Louer le Créateur dans son vieux Monastère,
 Où paisible et tranquille en cet heureux séjour,
 Il ne naît sous ses pas que des fleurs chaque jour.
 Sur sa chaste poitrine on voit la guimpe blanche,
 Image d'un cœur pur, d'une âme belle et franche ;
 Ainsi vous remarquez dans les traits de la sœur,

La simplicité propre à donner la douceur...
 On connaît qu'elle prend avec sa seule bure
 Un paisible repos sur une couche dure...
 Il faut encore voir cet ange du Seigneur
 Supporter patiemment la croix de son Sauveur
 En attendant le prix de la gloire future,

LE MONDAIN ET LE TRAPPISTE

DIALOGUE

*Dédié au R. P. Guillaume, Prieur du couvent de
Notre-Dame-du-Lac, à Oka.*

LE MONDAIN

Moine, pourquoi chercher les forêts solitaires ?
Pourquoi fuir les douceurs de la société ?
Quitte donc ton couvent et les habits austères,
Et viens vite avec moi partager ma gaité.

LE TRAPPISTE

Tu ne veux que plaisirs, que délices, que charmes,
Tu n'as pas d'autre goût, c'est là tout ton désir !
Mais moi, pour n'avoir pas à répandre des larmes,
Je pense à mon salut, afin de bien mourir.

LE MONDAIN

Qu'il faut donc être sot dans ta folle milice,
De raisonner ainsi sur l'heure du trépas ;
A quoi bon tant souffrir, se couvrir d'un cilice !
Ne vaut-il pas bien mieux s'amuser ici-bas ?

LE TRAPPISTE

Incertain de mon sort, je vaque à la prière ;
Je prie au chœur, au champ et le long du chemin..
Que j'émousse le soc ! que je bêche la terre !
Je fais tout pour le ciel et n'ai pas d'autre fin.

LE MONDAIN

Allons ! c'en est assez : sors, sors de la clôture !
Le monde n'a-t-il pas été créé pour toi ?
Pourquoi l'abandonner pour se vêtir de bure !
Hélas ! arrive vite, et jouis comme moi.

LE TRAPPISTE

Le monde te retient et plus souvent te berce
Dans l'espoir d'un bonheur qu'il ne possède pas ;
Mais dans la solitude avec Dieu je converse,
Et je ne vois que fleur paraître sous mes pas.

Mr J. J. OLIER

Fondateur du Séminaire St-Sulpice

ACROSTICHE

O vénérable Olier pour chanter votre gloire,
Louant par un seul mot votre sainte mémoire,
Il suffit que je dise : Il *plaisait* au Très-Haut !
Excellente histoire
Résumant votre vie en ce sublime mot.

COMPLIMENT À UN AMI

Parmi les plus beaux jours qui transportent mon âme,
Il en est un surtout qui l'anime et l'enflamme
Dont l'aurore pour moi venant de se lever,
M'invite en ce moment à vous complimenter.
Ce jour, vous le savez, amène votre fête ;
Les agneaux de plaisir bondissent sur l'herbette,
Le coq de grand matin fait entendre son chant,
Et le ruisseau se mêle au murmure du vent.
L'abeille respectant le lis et la violette,
Veut bien les laisser pars pour ceindre votre tête ;
Le berger joue un air sur son doux chalumeau
Pendant que la bergère à soin de son troupeau.
L'intépide chasseur court après la gazelle,
Les lièvres, les lapins, la douce tourterelle
L'habile et fin pêcheur jette son hameçon,
Attendant patiemment la prise d'un poisson.
En un mot tout prend part à cette grande fête,
Et moi, bonheur, santé, de cœur je vous souhaite.

A LA MÉMOIRE DE LA VÉNÉRÉE MÈRE
MARIE-DE-LA-FERRE

Fondatrice des sœurs de St-Joseph

Ut palma florebit.

(PS. XCI, 13).

Honneur, hommage et gloire à Marie-de-la-Ferre,
Fondatrice zélée et Supérieure et Mère
Des sœurs de saint Joseph qui, par vocation,
Remplissent jour et nuit bien belle mission...
Marie-de-la-Ferre, oui, dès sa plus tendre enfance
Laisa paraître en elle une grande innocence ;
Et la Mère de Dieu fit entendre à son cœur
Que dans le cloître seul on trouve le bonheur.
O prodige ! dès lors, ah ! Marie-de-la-Ferre
Voulut suivre le Christ jusque sur le calvaire,
Elle n'eût qu'un désir et qu'un unique amour,
Ce fut de le chérir et la nuit et le jour.
Un attrait intérieur, comme par grand miracle,
L'unit à son Sauveur dans le saint Tabernacle :
C'est là qu'elle puisa cette belle ferveur
Qui distingue la vierge et réchauffe son cœur...
Elle fonda bientôt avec la Dauversière
Sa congrégation vraiment hospitalière
Parce que, en recevant le froment des élus,
Elle comprit enfin les désirs de Jésus...

Issue en France, donc, des plus nobles familles,
Elle servit d'exemple à ses bien chères filles
Dans tous les hôpitaux qu'elle sut y créer
Malgré les embarras qui pouvaient l'arrêter.
Elle leur apprenait à calmer la misère
De tous les affligés, ici-bas sur la terre,
En gardant le malade et soignant l'orphelin,
En consolant le pauvre et lui donnant du pain...
Comme sainte Thérèse elle aimait la souffrance
Quelle savait chercher au lit de l'indigence,
Car sa chère devise était de tout souffrir
Pour plaire à son Sauveur que l'homme fit mourir.
Pleine de charité dans un fléau terrible
Elle-même, à Moulins, périt calme et paisible ;
Sous la protection de la Reine du Ciel
Sa belle âme vola vers le Père-Eternel.

LA SOEUR CLOITRÉE DE ST-JOSEPH DE LA
VÉNÉRÉE MÈRE MARIE-DÉ-LA-FERRE

Loin des attrait du siècle et du monde trompeur,
Enfermée en son cloître avec Dieu son Sauveur,
La sœur de Saint Joseph de Marie-de-la-Ferre
Invoque avec ferveur dans ce saint monastère,
L'adorable Jésus pour la rémission
Des fautes du pécheur plein de confusion,
Qui, nouvel Augustin, verse d'amères larmes
Sur ses penchants mauvais qui n'offrent plus de char-
mes.

La gémissante voix de la modeste sœur,
Monte comme un encens aux pieds du Créateur...
L'aurore entend toujours son hymne familière,
Et très souvent la nuit la surprend en prière...
Jésus en l'écoutant, alors pour l'exaucer,
Ouvre son Sacré Cœur pour en laisser couler
Son abondante grâce et sa ferveur si grande
Sur l'âme du pécheur qu'elle lui recommande...
Oh ! que de la vertu le pouvoir est puissant !
Puisqu'elle fait gémir et s'alarmer souvent
Sur le sort du pécheur que le démon enchaîne,
Que l'amour des plaisirs depuis longtemps entraîne.

POUR LE JOUR DE LA FÊTE D'UNE SUPÉ-
RIEURE DE COMMUNAUTÉ

ACROSTICHE

Est-il un jour plus beau que votre fête ? ô Mère !
L'ange consolateur de ce saint monastère,
Illustre chaque jour par de nouveaux bienfaits
Sur sainte Elisabeth conformant tous vos traits.
Au ciel, ô Mère, au ciel puisse votre patronne
Bénir et conserver pour vous une couronne
Exhaltant un parfum donné par chaque sœur
Triomphant avec vous dans ce lieu de bonheur.
Heureux si le Très-Haut m'écoute de son trône.

PÈLERINAGE A SAINTE ANNE

Visite au Sanctuaire

Dans le mois de Juillet qu'on voit de pèlerins
Se rendre des pays même les plus lointains,
Au sanctuaire aimé de la bonne sainte Anne,
Où la vertu confond le laid vice qui damne ;
Car là tout se corrige et plie en même temps,
Et le faste du monde et l'orgueil des savants ;
Oh ! qui ne sentirait dans le fond de son âme
Brûler le pur amour de sa divine flamme,
En voyant s'opérer dans cet illustre lieu
Les prodiges qu'y fait la servante de Dieu.
En effet les boiteux, les malades guérissent,
Les pécheurs endurcis souvent se convertissent,
Et la mère éplorée obtient pour son cher fils
La grâce du retour, la pureté du lis.
Enfin, tout participe à ce pèlerinage
Depuis le jeune enfant jusqu'au vieillard par l'âge.
L'onde même obéit à l'élégant vaisseau
Qui, comme un cygne blanc, nage au-dessus de l'eau,
Voulant ainsi montrer en un muet langage
Qu'à la bonne Sainte Anne elle veut rendre hommage ;
Et le chemin ferré reçoit aussi l'honneur
De céder un passage à l'engin à vapeur

Qui doit conduire alors, par sa marche rapide,
Le pieux pèlerin d'un désir fort avide
De pouvoir vénérer un de ces lieux divins,
Où Dieu fait éclater le crédit de ses saints.

Conclusion.

Saint Chrystôme a dit : Ornez de vos offrandes
Les reliques des saints, faites-leur des demandes,
Visitez leurs tombeaux, et les faveurs du ciel
Viendront alors sur vous du séjour éternel.

Oraison jaculatoire.

Que n'ai-je autant d'ardeur, ô sainte Anne, à vous
[plaire,
Que j'ai d'empressement pour un gain éphémère !
Changez donc le désir et l'objet de mon cœur,
Faites que votre amour excite ma ferveur,
Et donnez-moi pour vous un dévouement sans borne,
Que la grâce soutienne et que la constance orne.

A UNE BIENFAITRICE

ACROSTICHE

Sœur si bonne veuillez voir dans ma poésie,
Œuvre minime en vers, mais que je vous dédie,
Unir en quelques mots vos belles qualités,
Reflet de vos vertus comme de vos bontés.

Marie-du-Crucifix toujours fort charitable,
Ah ! de vous un conseil est souvent profitable :
Recevez ce dit on, de ma main je l'écris,
Il vous convient ô Sœur, plaisant au Crucifix.
Ensuite je vous prie, ô vous que l'on vénère,

De ne pas oublier dans l'humble sanctuaire,
Un mortel dont Jésus est très cher à son cœur,

Car lui peut faire seul tout son parfait bonheur...
Rendre à ce doux Seigneur, des élus le partage,
Un tribut de respect et de pieux hommage,
Ce doit être pour vous un devoir signalé
Infiniment bien doux à votre cœur zélé...
Fidèle à vos statuts, oh ! priez Dieu le Père,
Il vous exaucera, tellement je l'espère,
Xipride dans les fleurs figurant sa bonté.

PRIERE POUR UNE BIENFAITRICE

ACROSTICHE

Mon Dieu ! du haut des cieus écoutez ma prière,
A Marie-Alida, dite sœur A.

Rappelez-lui qu'elle a, pieuse hospitalière,
Immolé pour toujours sa personne au Très-Haut,
En foulant à ses pieds les vains plaisirs du monde,

Afin de s'assurer la gloire des élus,
Lorsque son âme pure et que la grâce inonde
Ira là-haut au ciel où le bonheur abonde...,
Daignez alors, Seigneur, pour prix de ses vertus,
Admettre cette vierge auprès de son Jésus.

NOTRE-DAME DU ROSAIRE
DE L'ÉGLISE DE LA RÉPARATION DU MONT
ROYAL

Par un ordre épiscopal,
L'humble Reine des cieux, à la fois Vierge et Mère,
Qu'on nomme si souvent Notre-Dame au Rosaire,

Est honorée en ce jour
Sous ce beau nom plein d'amour,
Dans cette sainte chapelle
Si magnifique et si belle,
Qu'on voit sur le Mont Royal :
Propriété fort charmante,
D'une élégance attrayante,

Appartenant aux sœurs de la mère Bourgeois,
Leur digne fondatrice humble et sainte à la fois.

Là, refléurit la foi chrétienne
Par Marie, admirable Reine,
Qui terrassa les albigeois,
Sectaires qui, malgré les rois,

Répandaient la terreur également en France,
Sur le Tarn, sur l'Hérault, même sur la Durance.
Mais ces temps sont changés, Notre-Dame au Rosaire
Garde les Canadiens du fond du sanctuaire,

Qui voulurent bâtir à leur dévotion
Cette église en granit pour réparation ;
Et les Montréalais de tout rang, de tout âge,
Y vont avec plaisir faire un pèlerinage,
Parce qu'aucun d'entr'eux n'aimerait de mourir
Sans avoir le bonheur d'aller au moins offrir
Le modeste tribut de sa reconnaissance
A la Vierge qui fait toute son espérance.

POUR L'ANNIVERSAIRE D'UNE PROFES-
SION RELIGIEUSE

ACROSTICHE

Souvent quand vous pensez, ici dans ces saints lieux,
Au moment solennel que vous faites vos vœux,
Insigne religieuse,

[reuse !

N'est-ce pas qu'en ce temps vous vous sentez heu-
Tellement votre cœur tout de feu pour Jésus
Epreuve de l'aimer de l'amour des élus.

Depuis ce jour si beau que sainte Domitille
Offrit pour vous vos vœux à la sainte famille,
Maintes fois, depuis lors, elle a dit au Seigneur,
Il faut bénir, mon Dieu, cette pieuse Sœur !
Toujours elle paraît à ma voix bien fidèle,
Imite mes vertus, et redouble de zèle
Lorsqu'elle veut montrer aux pauvres malheureux
Le chemin du vrai bien, qui doit les rendre heureux
En attachant leur âme à leur Divin Modèle.

LA VÉNÉRABLE SŒUR
MARGUERITE BOURGEOYS, FONDATRICE
DES SŒURS DE LA
CONGRÉGATION DE N. D. A MONTRÉAL
(CANADA)

Marguerite Bourgeoys née un Vendredi-Saint
S'endormit dans son Dieu qu'elle avait toujours craint.
Et véritable Sainte, à la mort de son père
Elle mène une vie encor plus exemplaire,
En augmentant beaucoup sa grande piété
Pour exercer surtout sa vive charité.

Vertu si désirable
A Dieu tant agréable
Qui mit l'amour divin
Dans ce cœur si bénin ;
Car la belle innocence
Pureté de l'enfance,
Se trouvait dans son cœur
Tout rempli de ferveur.

Marguerite Bourgeoys fut enfin honorée
De la même faveur qu'Agnès la Vénérée,
Et comme elle doutait de sa vocation :
Un jour qu'elle adorait la sainte Eucharistie
Elle vit de ses yeux Jésus-Christ sur l'hostie
Qui parut l'inonder de consolation.

Dès lors elle ressent jusqu'au fond de son âme
Un plaisir inouï qui l'anime et l'enflamme,
Et fuyant des humains la grande vanité !
Elle méprise aussi toute frivolité.

Marguerite Bourgeoys était si vertueuse
Qu'elle voulait vraiment être religieuse,
Pourtant soit par conseil ou bien par vision,
Elle dût différer sa résolution...

Monsieur de Maisonneuve étant venu dans Troyes
Voulut enfin la voir pour aplanir ses voies ;
Et celle-ci sentant un grand saisissement
Demeure tout-à-coup pleine d'étonnement.

Dès qu'elle eut aperçu monsieur de Maisonneuve,
Elle s'écrie alors : j'en ai toute la preuve

De l'assertion

De ma vision :

Voici donc mon prêtre !

Oui, voici mon maître...

Comme on lui demanda l'interprétation

De cette exclamation ;

Elle ajouta qu'en songe : Un bel homme laïque
Sous le modeste habit d'un ecclésiastique,

Dont les traits lui semblaient être d'un inconnu,
Soudain devant ses yeux lui serait apparu ;

Mais qu'en apercevant monsieur de Maisonneuve,
Elle voit le portrait dont elle avait l'épreuve...

Monsieur de Maisonneuve en l'entendant parler

Lui dit : A Montréal je veux vous emmener ;

Je suis le gouverneur de la nouvelle France,

Sur vous seule je mets toute mon espérance ;

Venez faire l'école à ces petits enfanta,
Qui sont en Canada de pauvres ignorants.
Marguerite Bourgeoys nonobstant son jeune âge
Se prépare bientôt pour son lointain voyage ;
Mais comme elle doutait en dépit de sa foi.
La Vierge lui dit : Va, je veillerai sur toi.

Alors pleine de confiance

Elle part par obéissance,

Et prenant seulement un paquet sous son bras,
Vers Nantes elle porte au plus vite ses pas.

Là de nouvelles inquiétudes,

De nouvelles sollicitudes

Paraissent s'élever

Pour la décourager.

Elle entre dans l'Eglise aux Pères Capucins,
Et rendant à Jésus des hommages divins,
Elle sent aussitôt une indicible joie
S'emparer de son cœur qui l'inonde et le noie.

Forte de cette impression,

Elle va s'embarquer, sans hésitation,

Sur un vaisseau venant presque à Ville-Marie

Où son cœur rendrait gloire à la Vierge chérie.

Arrivée à Québec, Marguerite Bourgeoys

Entend beaucoup parler des méchants Iroquois !

Elle y connaît alors Mademoiselle Mance

Qui lui donna bientôt toute sa confiance,

Et s'unit avec elle en étroite amitié

Sur ce sol défriché seulement à moitié.

Ces servantes de Dieu sortant de Champagne,

Avaient le même goût et la même compagne ;

Elles vivaient en sœurs, travaillaient en commun,
 Et leur but différent semblait n'en faire qu'un...
 Bref, il faut repartir. Après la traversée

De très courte durée,

Marguerite Bourgeoys rendue à Montréal,
 Donne aux blessés les soins qu'on prend à l'hôpital
 Et mettant les colons à l'abri des sauvages,
 Elle établit un lieu pour des pèlerinages ;
 Mais pour faire honorer la Vierge tous les jours,
 Elle fait élever l'Église Bon-Secours.

Cela ne suffit pas, devenant plus pieuse
 Elle a toujours à cœur d'être religieuse :
 Et plus tard elle fonde une communauté
 Admirable en science ainsi qu'en piété ;

Elle nomma cette œuvre de son âme :

La Congrégation, dis-je, de Notre-Dame.
 Enfin pour se livrer à son enseignement
 Elle eut dans une étable à prendre logement.
 La bonne sœur Bourgeoys tant qu'elle fit l'école,
 Répéta plusieurs fois cette belle parole :

Dieu soumet aux mêmes lois

Et les bergers et les rois.

Voulant dire par là que ceux dans l'indigence
 Lui seraient aussi chers que ceux dans l'opulence,
 Puisque le pauvre ailleurs, ainsi qu'au Canada,
 Représentait partout Jésus qui la guida
 Enfin après sa vie en peines temporelles
 Elle alla recevoir les palmes éternelles,
 Prix de ses qualités comme de ses vertus,
 Que le Dieu Tout-Puissant ne donne qu'aux élus.

EFFETS DES PÈLERINAGES

A NOTRE-DAME DE MONTCHAM

Hommage à Marie

Salut Reine du ciel ! Salut Vierge Marie !
Salut brasier d'amour ! Salut Mère chérie !
Salut à vous venue au sommet de Montcham,
Pour voir une bergère au cœur pur et charmant !

RÉCIT

Ma fille, dites-vous, cette haute montagne
Dominant ces vallons, et l'immense montagne
Qui s'étend à ses pieds comme un vaste océan,
Fera tout le bonheur du brave paysan.
Sur ce mont rocailleux une pauvre chapelle
S'élèvera bientôt, comme une citadelle,
Et là se confondront les petits et les grands
Venant prier pour eux et pour leur chers enfants.

TRAITS

En effet, c'est très beau dans le mois de septembre,
De voir escalader et de voir redescendre
Cette haute montagne au pieux pèlerin

Attiré par la foi sur ce lieu tout divin :
Il s'en va le cœur gai, l'âme toujours contente
D'avoir dit à Marie : oui, mère très aimante,
Je veux à l'avenir vivre pour vous aimer.
Veillez toujours sur moi, daignez me protéger...
De retour au foyer il revoit sa famille,
Raconte son bonheur à son fils, à sa fille,
Et puis le lendemain, s'il va bêcher son champ,
Il se tourne parfois du côté de Montcham:
Marie, ajoute-t-il, vous êtes ma gardienne !
Que craindrais-je à présent sous une telle Reine ?
Je me tiens pour certain d'aller un jour au ciel
Jouer à tout jamais du bonheur éternel...

L'édifiant récit de ce vertueux père
N'est pas en vain tombé dans une bonne terre !
Mais sur ses chers enfants, il fait impression,
Qui demandent d'aller vite en dévotion.
Ils se mettent en route, ils chantent des cantiques,
Ils font résonner l'air de psaumes magnifiques,
Qu'ils répètent souvent pour témoigner à Dieu
Que c'est par piété qu'ils vont en ce saint lieu.

Ils arrivent enfin au pied de la montagne
Qu'ils montent comme un cerf courant vers sa com-
Et déjà fort émus et le cœur tout joyeux, [pagne,
En pensant à Marie, il leur semble être aux cioux.
Parvenus au sommet le petit bourdon sonne
Pour les inviter tous à prier la Madone ;
Bientôt dans la chapelle on voit avec bonheur
Prier dévotement et le frère et la sœur.

CONCLUSION.

Ces joyeux pèlerin arrivés chez leur père,
Ne font que lui parler de la très bonne Mère,
De la joie éprouvée au sommet de Montcham
Où s'élève en ce jour l'oratoire attrayant.

LA MÈRE D'YOUVILLE

Fondatrice des Sœurs Grises

La mère d'Youville après un court hymen
Qui ne fut pas pour elle un séjour dans l'Eden,
Mais dont elle endura les cruelles épreuves
Avant d'être soudain mise parmi les veuves ;
Car le ciel lui ravit subitement l'époux
Dont il était jaloux.

Par cette prompte mort la Mère d'Youville
Se trouva sans appui pour nourrir sa famille,
Nonobstant ce revers son cœur très généreux
Sut toujours soulager les pauvres malheureux
Que la divine Providence
Soumettait à sa bienveillance,
Parce que pleine de bonté
Elle exerçait la charité,
Avec la grande confiance
Que dans cette position

Dieu pourrait la combler de consolation.
Elle ne fut trompée en sa très vive attente

Toujours ferme et persévérante:

Ainsi par son désir de plaire à l'Eternel
Qu'elle voulait aimer d'un amour immortel,
Cette pauvre mère,
Malgré sa misère,

Parvint à placer ses enfants
Avec l'aide de bons marchands.
Dieu qui sur elle avait des vues impénétrables
Tant elle possédait de vertus admirables,
Lui retrancha la consolation
Pour l'éclairer sur sa vocation.
Désirant à tout prix cette âme vertueuse
Religieuse,
Et lui faire fonder une communauté
De charité,
Lui découvrit ses desseins
Par des prodiges divins ;
Comme elle en eut l'évidence
Dans sa ferme confiance.
La Mère d'Youville appelée à soigner
Les malades aux soins d'un ordre hospitalier,
Endura de rudes épreuves
En commençant ses bonnes œuvres.
Et plutôt que de l'aider
On la fit réprimander.
Bien plus, même la populace
Alla jusqu'à porter l'audace
De la maltraiter
Et de l'insulter,
En l'appelant pécheresse
Malgré sa grande sagesse.
Mais à ces traitements son très excellent cœur
N'opposa que patience, énergie et douceur.
Pour comble de malheur elle devint infirme,
Comme son auteur l'affirme,

Et souffrit de grands tourments
Pendant ou six ou sept ans.

A peine guérie
De la maladie,

Le feu détruisit sa maison

La seule qu'elle avait en sa possession.

Mais le Père Éternel veillait toujours sur elle

Et pour lui faire voir sa bonté paternelle,

Il lui fit donner des fonds
Pour fonder plusieurs maisons.

Dont la plus indispensable
Comme la plus admirable

Fut l'Hôpital-Général
Colonial.

D'une beauté magnifique
Avec son joli portique
Et l'abri pour les enfants
Délaissés par leurs parents.

Mais désirant toujours d'être religieuse,

La Mère d'Youville en effet vertueuse,

Avant de commencer son grand noviciat,

Fit faire une neuvaine au bon du Lescôat,

Prêtre de saint Sulpice,

Ancien curé d'Office ;

Jadis plein de bonté,

Mort en odeur de sainteté.

Plusieurs filles alors devinrent ses compagnes,

Pour soigner pendant leurs campagnes

Les malheureux soldats

Blessés dans les combats.

Monsieur Normant que la prudence règle
De la maison traça la sainte règle,
Et Monseigneur de Pontbriant
Approuva ce court règlement.

Louis XV établit avec lettre patente

Cette communauté naissante,

Et chaque sœur porta sur sa croix fleur de lis
Dans sa reconnaissance envers le roi Louis.

La Mère d'Youville au courage héroïque

Mourut enfin bientôt étant paralytique,

Et le jour de sa mort

En assurant son sort

Dans la Jérusalem céleste,

Comme la charité l'atteste,

Fut caractérisé par un événement

A la fois remarquable et beaucoup surprenant.

Le soir du même jour le physicien Delisle

Se promenait le long des remparts de la ville

Quand tout-à-coup sur l'hôpital

Parut une croix lumineuse

Qui fut pour lui miraculeuse,

Et d'un effet phénoménal.

Ne sachant que penser lorsqu'il vit ce prodige,

Il dit : Ces pauvres sœurs, qu'est-ce qui les afflige ?

Mais dès le lendemain il apprit cette mort

Qui sur sa vision le rassura d'abord,

Ainsi que ses amis dont le très grand prestige

Doit assurer du fait par le commun accord.

Plus tard après la mort de cette bonne Mère

A ses filles tendrement chère,

Monsieur Montgolfier fit des constitutions
Lesquelles ont reçu des approbations
Que la communauté conserve
Et qu'aussi chaque sœur observe,

A LA MÉMOIRE

DU R. P. FRÈS DE SALES CAZEAU, S. J.

ACROSTICHE

(*Pretiosa in conspectu Domini
mors sanctorum ejus. Ps.*)

Cest donc vrai qu'il n'est plus le bon Père Cazeau...
Ah ! le jour de sa mort fut pour lui le plus beau !
Zélé dans son devoir sur cette triste terre,
Enfant de saint Ignace, il imita son Père ;
Au ciel Dieu l'a placé, calmons notre douleur,
Un jour nous le verrons dans un parfait bonheur.

LES SŒURS DE LA PROVIDENCE.

Les sœurs de charité, sœurs de la Providence
Fondée à Montréal par Monseigneur Bourget,
Ont un but général qui leur sert pour objet :
C'est de montrer à l'enfance
Le chemin de l'innocence,
Tout en lui prodiguant une éducation
Pour la faire avancer dans la perfection ;
Et dans les hôpitaux en soignant le malade,
Auprès du moribond elles font ambassade
Pour préparer son âme à s'envoler aux cieux
Si la cruelle mort vient la prendre en ces lieux.
Donc ces bonnes religieuses
Charitables et bien pieuses,
Pleines de dévoûment et de dévotion
Offrent tous les secours d'art, de religion
Aux pauvres indigents accablés de misère
Que par amour de Dieu chacune traite en mère.
La charité chrétienne abondant dans leur cœur
Qui désire à tout prix complaire à son Seigneur :
Toutes font leurs Délices
D'aider dans le malheur.
Sœurs de la Providence humbles institutrices,
Qui ne reculent point devant les sacrifices,

Avec la charité qu'elles font aux mortels
Elles savent calmer tous les maux corporels,
Car elles sont aussi bonnes hospitalières
Qu'elles paraissent être habiles infirmières...
Tel est l'éloge émis par le public pieux
Etonné de leurs soins toujours fort merveilleux,
Lorsqu'il parle des sœurs qui passent sur la terre
Leur vie à secourir leur prochain comme un frère.

UN MISSIONNAIRE À SON PÈRE.

Père, sèche tes pleurs, ton fils est missionnaire !
Dans les lointains pays en répandant la foi,
Après son doux Jésus, il n'est que la prière
Qui puisse l'engager à vivre loin de toi.

Si fatigué parfois, il se repose à terre,
Modestement ponché vers son Sauveur en croix !
Il rêve à son cher père et beaucoup à sa mère
Qui, joyeux près de lui, se trouvaient autrefois.

Ah ! sa mère n'est plus, son père avance en âge,
Bientôt il va se voir, Ciel ! peut-être orphelin :
Alors sans nul appui, dénué de courage,
Jésus, son doux Seigneur, sera tout son soutien.

LA CARMÉLITE

—
ACROSTICHE
—

La Carmélite, humble vierge,
Avec sa robe de serge,

Charme admirablement l'adorable Jésus
Autant par candeur que ses autres vertus,
Résolue à l'aimer toujours de plus en plus.

Mais dans son cher monastère

En contemplant le calvaire

La douleur la fait gémir :

Il lui faut alors souffrir ;

Tant elle veut un jour, par le prix du mérite,
Entrer au Paradis en pauvre cénobite.

A MA MÈRE CHÉRIE !!!

Mère, c'en est donc fait pour la famille entière,
Nous ne te verrons plus ici-bas sur la terre !
Hélas !.. Du haut du ciel console tes enfants,
Veille toujours sur eux et sur leurs tendres ans.
Tu nous vois par ta mort plongés dans la tristesse,
Répands donc dans nos cœurs la joie et l'allégresse
Car encor sous l'éveil de ton doux souvenir,
Vivre pour nous n'est rien, nous préférons mourir.
Mère, ne pouvant plus reposer sous tes ailes,
Qui nous prodiguera tes bontés maternelles ?...
J'entends ta douce voix dire du haut des cieux
Où tes vertus t'ont mise au rang des bienheureux :
Mes aimables enfants, la divine Marie,
Doit être maintenant votre mère chérie !
Tourné·z-vous tous vers Elle, et bientôt le bonheur
Remplaçant le chagrin, naîtra dans votre cœur.
Marie !... à ce beau nom, ton bien cher fils Alphonse
Ne se possède plus, et pour toute réponse
Te dit : Mère, au revoir ! nous nous verrons au ciel,
Prépare bien ma place auprès de l'Eternel.

AMOUR FILIAL.

Père, père ! dis-moi ?... tu ne me réponds plus !...
 Ah ! pour aller grossir le nombre des élus,
 Pour vite aller au ciel revoir ma chère mère,
 Tu m'as abandonné sur cette triste terre,
 Moi, sans nulle espérance au monde de te voir ;
 Moi, ton plus jeune fils ; moi, privé de l'espoir
 De retourner un jour, au temps de ta vieillesse,
 Près de toi pour goûter encore ta tendresse...
 Hélas ! la sombre mort au sinistre aiguillon,
 Au mois de juin revint mettre en affliction
 Toute votre famille encore désolée
 De la perte sans prix d'une mère adorée... [juin !
 Non, nous n'oublierons point, mois de mars ! mois de
 Que vous nous avez mis dans un cuisant changrin,
 L'un en nous ravissant notre excellente mère,
 L'autre en nous enlevant notre dévoué père...
 O père, ô mère, hélas ! nous voilà devant vous,
 Du séjour des élus consolez-nous donc tous.
 Ce sont vos chers enfants qui font cette prière,
 Vous les avez laissés ici-bas sur la terre :
 Ayez donc pitié d'eux et dites au Seigneur
 Qu'il leur donne Jésus comme consolateur ;
 Mais Marie et Joseph priés par notre bouche
 Veilleront sur nous tous jusque sur notre couche ;

Et leurs noms si charmants appris dès le berceau,
Nous seront toujours chers jusque dans le tombeau ;
Nous les conserverons comme un bel héritage
Livré par nos parents à notre plus jeune âge.
Oui, mon père et ma mère, ah ! qu'il en soit ainsi :
Ecoutez les désirs de votre fils chéri.

A UN SÉMINARISTE

ACROSTICHE

Alfred B. versé dans la théologie,
Laisant déjà paraître un assez grand génie,
Fera bientôt l'honneur d'un vertueux clergé,
Ravi d'étonnement, et toujours enchanté,
En entendant sa voix, faible mais éloquente,
Détruire des méchants l'arrogance insolente.

UN ENFANT À SA MÈRE

Bonne Mère, souffrez que votre cher enfant
Vienne vous débiter un petit compliment ;
Car son cœur est joyeux en cette circonstance,
De vous prouver sa joie et sa reconnaissance,
Par de très bons souhaits et d'innombrables vœux,
Qu'il tâche d'adresser en ce beau jour aux cieux
Pour que le doux Jésus lui conserve sa mère,
Qui lui sera toujours de plus en plus fort chère,
A cause des bontés et du constant amour
Qu'elle sait lui montrer la nuit comme le jour.

PRIÈRE

O mon Dieu, pour t'aimer tu m'as mis sur la terre,
C'est pourquoi je voudrais de plus en plus te plaire ;
Tu connais mieux que moi les vertus qu'il me faut,
C'en est assez, je crois aux lumières d'en haut ;
Oui je voudrais t'aimer, Seigneur, comme tu m'aimes
Car ton divin amour et tes bontés extrêmes
Peuvent seuls me causer le plus parfait bonheur :
Ainsi du feu céleste embrase donc mon cœur.

A UN PROTECTEUR

SONNET

Je me sens tout joyeux en commençant l'année,
De vous faire agréer le souhait très ardent,
Qu'une reconnaissance ardemment éprouvée
Me presse de former presque à chaque moment.

Devenant mon soutien sur cette terre aimée,
Vous partagez mes croix, et votre cœur clément
Fait, que dans le malheur, mon âme soulagée
Vous adoucir ses maux toujours complètement.

Ainsi puisse Jésus, que la sagesse inonde,
Veiller beaucoup sur vous en ce frivole monde,
Et vous y coulerez tranquillement vos jours.

Enfin pour tout le bien que vous aimez à faire,
Le divin Prisonnier, captif au sanctuaire,
De son petit cachot vous sourira toujours.

LE MARTYRE DE STE-PHILOMENE

(Poésie dédiée à la Sœur Philomène Gendron)

TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE

La vierge Philomène, admirable en vertus,
 Dans un très noir cachot dut souffrir pour Jésus,
 Afin de conserver sa virginité pure
 Qu'elle offrit au Seigneur intacte et sans souillure !
 En effet, à dix ans, parfaite en sainteté,
 Elle prit pour Epoux Jésus plein de bonté.
 Lorsque Dioclétien, en haine à l'innocence,
 Etala des présents pour vaincre sa constance,
 Lui promettant plaisir, joie et très grand bonheur
 Si, d'être impératrice, elle acceptait l'honneur ;
 Mais toujours cette vierge, au vrai cœur angélique,
 Donna réellement un refus héroïque.
 Alors Dioclétien la livrant au bourreau,
 Dit de la fouetter attachée au poteau...
 Bien plus, il s'écria, trompé dans son attente,
 Jetez-la dans le Tibre, épuisée et mourante.
 L'ordre est exécuté ; mais Dieu la secourut,
 Et pleine de santé l'un des bords la reçut ;

Car la corde de l'ancre à son col attachée,
Par deux anges du ciel fut sur le champ coupée....
Dioclétien l'apprend et commande aussitôt
Qu'on la fasse périr par l'aigu javelot ..
Elle reçoit des traits sur son petit corps frêle
Qui viennent de partout comme une forte grêle...
Mise encore en prison, elle y goûte un sommeil,
Et se trouve guérie à l'heure du réveil.
On veut la refrapper : les flèches enflammées
Retournent vers tous ceux qui les ont décochées...
Dioclétien ému, reboute un châtiment,
Et se hâte aussitôt d'abrèger le tourment,
Parce que, plein de peur, en voyant ce spectacle,
Il en extrait dès lors quelque fâcheux oracle ..
Décapitez là donc, dit il, dans son courroux l..
Ah ! Philomène meurt, mais va vers son Epoux.

A UNE TANTE

ACROSTICHE

Ma tante Magdeleine, au jour de votre fête
Assemblant quelques fleurs pour ceindre votre tête,
Gaiement je viens d'unir, pour en faire un bouquet,
Des roses, du jasmin, le lis et le muguet :
Emblèmes du parfum qui s'épand de votre âme
Liée au Dieu Sauveur, que son amour enflamme...
Ah ! si votre Patronne écoute tous mes vœux,
Ici-bas le bonheur, faible avant-goût des cieux,
Naîtra dans votre cœur, vous goûterez la joie
Enivrante des saints que Jésus leur envoie.

A UN ONCLE DÉFUNT

ACROSTICHE

Au temps que vous viviez ici sur cette terre,
Mon bon oncle chéri, vous me serviez de père !
Aujourd'hui que la mort a mis fin à vos jours ;
Bénissant votre nom, je vous louerai toujours :
Le temps n'effacera jamais votre mémoire,
Et les élus du ciel vous loueront dans la gloire !

A L'AMITIÉ

O charmante amitié, tu tournes en folie
Quand tu n'as pas pour fin de conduire à la vie ;
Mais ayant Dieu pour but, ici dans ces bas lieux,
L'amitié pour tous est un avant-goût des cieux,
Puisque notre Sauveur du sommet du calvaire
Recommanda saint Jean à son auguste Mère,
Pour apprendre et montrer à chaque homme mortel
Que la vraie amitié conduit toujours au Ciel.



A UN CONDISCIPLE

ACROSTICHE

Jeune encore et enfant, pour prouver que je t'aime
Unirai-je en deux mots ce que je sens en moi,
Lorqu'en voyant ton cœur ou ta charité même
Il faut en ce temps là que je m'attache à toi ?
En vain je cacherais l'amour que je te porte,
Notamment aujourd'hui ta bonté me transporte !

LA FAMILLE FRANCOEUR

OU

LA PERSEVÉRANCE DANS LA PRIÈRE

—
ALLÉGORIE
—*Le Départ du Château*
—

Lorsque les rois de France étaient chassés du trône,
Et qu'on brisait leur sceptre et leur couronne ;

Pendant ce règne de terreur

Que les bons étaient en horreur,

Vivait une famille honnête et respectable :

L'époux avait un très bon cœur,

L'épouse abondait en douceur ;

C'était cette famille aimable

De monsieur Francœur

Qui demeurait dans un château

Situé sur le bord de l'eau :

Séjour agréable

Battu par les flots,

Bonheur ineffable

Cher aux matelots.
Là, tranquilles auprès de l'onde,
Dans une retraite profonde
Ils s'estimaient heureux
De vivre en paix tous deux ;
Pendant que leurs enfants tenus en pension,
S'occupaient d'achever leur éducation ;
Car le père Francœur sut par expérience
Que l'homme ne fait son devoir
A la chaumière ou bien dans le manoir,
Qu'en reposant sa confiance
Sur la divine Providence...
Ces bons chrétiens remplis de piété,
Ne redoutaient aucune adversité...
Pourtant l'époque désastreuse
D'une agitation affreuse
Approchait rapidement
Du côté de l'Occident.
Oui, Carrier de Nantes
Tramait en secret
Des scènes sanglantes
Dont la religion devait être l'objet.
Néanmoins un soir d'automne
Monsieur Francœur se trouvant au salon
Prend un morceau qu'il entonne
D'une voix de baryton...
Sortis de pension François ainsi que Claire,
Enfants chéris de leur très tendre père,
Pour montrer leur sublime voix,
Chantèrent ensuite à la fois

Une chanson vulgaire
Qui ne cessait de plaire.

Charmé de cet accord, monsieur Francœur ému
S'écria : Dieu du ciel, honneur vous soit rendu !...

Il parlait d'une voix fort tendre...
La porte s'ouvre avec fracas !...
De très grands cris se font entendre !
Mais enfin il fallut se rendre
A la troupe de scélérats
Qui, tout pleins d'audace,
Semaient la menace,

Dans cette famille en disgrâce.

— Le chef aborde alors le bon monsieur Francœur
Et lui dit d'un ton ironique :
Tu dois avoir fait le cynique,
Laisse noblesse et grandeur !

Je te fais prisonnier par notre république.

— Monsieur Francœur sans dire un mot
Prit le chemin de son cachot ;

Mais ses enfants et leur pieuse mère
Firent paraître une douleur amère.

LE CACHOT

Le gardien du cachot, on l'appelait Cimon,
Ce n'était pas un saint, c'était un vrai démon

Qui, rempli de barbarie,
Employait sa tyrannie
A tenir dans les tourments
Ceux qui devaient souffrir de légers châtimens,
Sans égard, sans estime
Pour aucune victime,
Il la maintenait en éveil
En la troublant dans son sommeil.
Pourtant monsieur Franceœur souffrit ce fanatique
Avec résignation
Dans le fond de sa prison ;
Car il savait que cette république
Ne pouvait s'appuyer sur aucune raison
Pour faire voir que c'était un cynique...
Pensant fléchir Cimon sans cœur,
Il montra beaucoup de douceur.
D'abord ce fut en vain, le vil geôlier perfide,
Ce suppôt de Satan, ne rêvait qu'homicide ;
On avait beau montrer le meilleur sentiment,
Il agissait toujours en despote, en tyran...
Non, non, jamais en France un homme de ce type
Vint sous Napoléon, ou sous Louis dix-huit,
Ou bien sous Charles dix et sous Louis Philippe
Exercer sa fureur dans un petit réduit
Contre un descendant de N...
C'est pourquoi pris à l'improviste
Monsieur Franceœur, comme Evariste
S'écriait : Je me trouve en grande affliction,
Car l'insulte succède à l'imprécation.

J'ai beau me montrer doux, patient, affable et sobre,
Ici, mon dur gardien me prodigue l'opprobre.

A force de pleurer, à force de gémir
Je passe le jour, triste, et la nuit sans dormir ;
Mais le Seigneur Jésus, du fond du sanctuaire
Entendra les désirs que j'expose à sa mère

En récitant, dans mon cachot,

La consécration d'une âme vertueuse
Que composa jadis, une religieuse.

Voici comment l'enfant la dit dès le berceau,
Et comment le vieillard la dit près du tombeau :
Prends mon cœur : le voilà, Vierge, ma bonne Mère,
C'est pour se reposer qu'il a recours à toi ;

Il est las d'écouter les vains bruits de la terre,
Ta secrète parole est si douce pour moi,

Que j'aime de ton front la couronne immortelle,
Ton regard maternel, ton sourire si doux !

Mère, plus je te vois, plus je te trouve belle ;
Pour te donner mon cœur, je suis à tes genoux.

Tu le sais inconstant, hâte-toi de le prendre :
Demain, ce cœur pourrait ne plus être le mien ;
Il me faudrait pleurer pour me le faire rendre.

Oh ! cache-le bien vite et mets-le dans le tien.
Que si jamais plus tard, je te le redemande.

Va, ne me le rends pas, et dis-moi dès ce jour,
Dis-moi que tu ne peux accueillir ma demande ;
Que je te l'ai donné, qu'il est tien sans retour.

Rends-le pur à tes yeux, donne-moi l'innocence,
De longs jours pour t'aimer, et ton sein pour dormir,

La Foi, la Charité, la sublime Espérance,
 Du bonheur ici-bas et ton cœur pour mourir.
 Mais quand mes yeux voilés baisseront vers la tombe,
 Quand ma lèvre au calice aura bu tout le fiel...
 Donne-moi pour volet des ailes de colombe,
 Et viens me recevoir à la porte du ciel.

Sa prière tant répétée
 Fut enfin un jour écoutée;
 Jésus exauça ses souhaits
 En le comblant de grands bienfaits ;
 Mais vaincu par l'avarice ;
 L'infâme geôlier Cimon
 Pénétra dans la prison,
 Et est homme enclin au vice,

Dit à monsieur Francœur : Il faudra t'évader.
 A cause de l'argent qu'on vient de me donner...
 Ainsi tu sortiras, innocente victime,
 De ton obscur cachot, car le monde t'estime.
 Tes amis m'ont gagné
 Par l'or qu'ils m'ont donné.

Par conséquent demain, demain au soir, peut-être,
 Tu pourras aisément passer par la fenêtre.

LA FUIE

Tandis que le gardien paraissait l'élargir
 Le bon monsieur Francœur en profita pour fuir...
 Le ciel était sans nuage,

Et comme son noir cachot
 Était battu par le flot,
 Un esquif se trouvait assez près du rivage.
 Il part alors avec un nautonnier
 Fier de sauver ce gentil prisonnier...
 Vogue, vogue nacelle
 Vers la rive si belle,
 Où m'attend le bonheur
 Chanta monsieur Franceour !
 Sur la terre bénie,
 Grand bienfait de Marie,
 De ce séjour enchanteur
 Je veux goûter le bonheur.

Où, sur la rive,
 Quoiqu'il arrive,
 Prêt à souffrir
 Je veux mourir...

Ah ! sa liberté si chère
 Lui devenait nécessaire,
 Lorsque ballotté sur l'eau
 Il pensait à son château.

Mais l'esquif arriva près des rives d'une île,
 A l'aspect attrayant et surtout bien tranquille,
 Où descendit enfin le bon monsieur Franceour
 Quand il se sépara de son vieux bienfaiteur,
 En lui disant : ce que je vous demande :
 C'est la discrétion prudente la plus grande :
 Et puis il disparut. Soudain il vit la croix
 Qui se trouvait plantée auprès d'un petit bois ;

Il s'avance aussitôt et trouve un hermitage
 Entièrement couvert de vieux lierre sauvage.
 Il frappe plusieurs coups, un saint religieux
 Ouvre en lui demandant qui l'amène en ces lieux.
 — Mon cher Père, dit-il, d'une voix fort tremblante
 Ecoutez, en deux mots, mon histoire navrante :
 Ami du bien, je suis un prisonnier
 Qu'a pu sauver un hardi nautonnier.
 Ah ! de Nantes, Carrier, grand homme sanguinaire,
 Encore plus mauvais que le vil Robespierre,
 Me fit prendre dans mon château
 Pour me jeter dans un cachot... [plaire,
 — Comment vous nommez-vous, si cela peut vous
 Car vous paraissiez être un homme fort sincère ?
 — Je m'appelle Francœur.
 — Vous vous nommez Francœur !
 Approchez donc pour que je vous embrasse,
 Je vous connais ainsi que votre race.
 Venez, venez, nous causerons tous deux,
 Nous parlerons plus tard de vos braves aïeux :
 Ils remplissent un rôle en notre belle histoire
 Dont le doux souvenir est cher à ma mémoire,
 Plusieurs se sont distingués
 Sous Louis treize ;
 Plusieurs se sont illustrés
 Sous Louis seize ;
 Certes, ceux-là parurent courageux ;
 Ceux-ci, surtout, se montrent vertueux.
 Sans contredit, vous êtes de leur nombre !
 Dieu vous protégera du pouvoir de son ombre ;

Car vous avez souffert pour l'honneur de son nom,
 La faim avec la soif dans votre humble prison.
 — Monsieur Francœur s'écrie : O pieux solitaire,
 Puisse donc le Seigneur ouïr votre prière !...
 Puis l'Ermitte parla de la religion
 Et du mal que faisait la révolution.
 Ce saint homme de bien entr'autre parabole,
 Dit de saint Antonin cette sage parole :

SERVIR DIEU C'EST RÉGNER !

Certe, ici-bas, nul ne peut le nier.
 Hélas ! vivre sans Dieu c'est un dur esclavago
 Qui pèse à chaque humain de tout rang, de tout âge
 Qu'on soit laron ou duc, prince, même empereur,
 Ne vouloir pas de Dieu cela répugne au cœur.
 Créé pour le beau ciel, l'homme sent dans son âme
 L'amour d'un Souverain qui l'anime et l'enflamme,
 Tant que le germe inné de quelque passion
 N'étouffe pas dans lui la voix de la raison...
 Enfin après un mois passé chez ce saint prêtre
 Notre hôte dut songer à quitter son bon maître
 Plein d'une ardente charité,
 Et donnant l'hospitalité...
 " O charité tant admirable,
 Que tu parais fort désirable !... "
 Avant de faire son adieu,
 L'heureux habitant de ce lieu
 Dit : Ici dans la solitude
 Qui fait toute ma joie et ma béatitude,
 Nul mortel avant nous
 N'était venu goûter un bonheur aussi doux.

Alors monsieur Franceeur et le bon solitaire

Pour passer l'eau

Montèrent dans un bateau,

Après avoir émis une longue prière.

Arrivés sur le bord,

L'ermite généreux, satisfait de son sort,

Retourna dans son île

Si calme et si tranquille,

En s'écriant : Adieu !

A la garde de Dieu !..

Dans une très vive inquiétude

Le bon monsieur Franceeur,

Plongé dans la douleur,

S'enfonça dans la solitude ;

Déjà même il faisait nuit

Quand il entendit du bruit..

Soudain il aperçoit le brave Dominique,

Son ancien domestique :

Quel bonheur, lui dit-il, de vous trouver ici !

Parlez de mes enfants, ô mon fidèle ami,

Et dites ce que fait ma bien chère compagne,

Qu'il me fallut laisser l'automne à la campagne ?

—Dominique aussitôt dans le plus grand émoi,

S'écria, mon Seigneur, vos enfants sont chez moi ;

Mais votre chère épouse

Est restée au château,

Rêvant sur la pelouse

A l'ancien temps si beau

Passé plus vite encor que l'onde du ruisseau.

En apprenant cette nouvelle
Monsieur Francœur sentit une angoisse mortelle,
Et tombant alors à genoux,
Mon Dieu, dit-il, en bon époux :
Rvélez-moi par quelle voie
Je puis arriver à la joie !..
Ensuite il ajouta, les regards vers le ciel :
Bénissez mes enfants, ô mon Père éternel,
Enfin s'étant levé plein d'un nouveau courage
Sans crainte il poursuivit le but de son voyage,
Comme un heureux mortel.

LA CHAUMIÈRE

Le vent soufflait avec violence,
Nos deux gentils voyageurs
Loin de leurs persécuteurs
Marchaient dans le plus grand silence,
Profitant de la nuit
De peur de se trahir par le plus léger bruit.
Après avoir gravi de fort hautes montagnes,
Et passé de vastes campagnes,
Ils virent un berger paissant son gros troupeau,
Qui jouait sur son chalumeau
L'air gai d'une chanson bretonne
Comme la musique le donne...
S'étant assis pour l'écouter,
Il fallut enfin se lever,
Et prendre sur-le-champ une marche pénible
Pour arriver le plus vite possible.

Dominique et monsieur Franceur
 S'étant rendus devant une chaumière,
 Y trouvent un habile pécheur
 Rentrant alors sa vieille sardinière,
 Et qui leur fit la charité
 Malgré sa grande pauvreté.

D'abord pour régaler ses intéressants hôtes
 Il leur servit des plats de matelottes,
 Puis vint une tarte au blé noir
 Qu'il se préparait chaque soir.

Nos voyageurs surpris de tant de bienveillance,
 Ne savaient trop montrer de la reconnaissance ;
 Mais le pécheur, parfait homme de bien,
 Leur dit : C'est mon devoir d'agir en bon chrétien,
 Car l'âme vraiment charitable
 A Jésus-Christ se rend aimable ;
 Mais le cœur sans charité,
 Est un cœur dur sans bonté.
 En voyant tant de sagesse
 Se joindre à tant de largesse,
 Monsieur Franceur ne pouvait se laisser
 De l'entendre et de l'admirer.

Pourtant comme la nuit allait chercher l'aurore,
 Il dut se reposer avant de fuir encore :
 Quittant son habit,

Avec son compagnon il dort sur la bruyère
 Qui leur sert de lit,

Car Morphée aussitôt leur ferma la paupière.
 En s'éveillant après un doux repos,
 Ils furent tous les deux délassés et dispos.

Alors des compliments pleins de reconnaissance
 Furent donnés en cette circonstance,
 Et les deux voyageurs nonobstant tout égard,
 Ayant fait leurs apprêts, hâtèrent leur départ.

LE RETOUR AU CHATEAU

Ils parvinrent bientôt au fond d'une vallée
 D'où l'on apercevait des torrents de fumée ;

Et comme c'était la saison
 D'aller faire la fenaison,
 Les prés tapissés de verdure
 Étaient alors leur parure ;
 Les bœufs aux pas pesants
 Foulaient l'herbe des champs,

Tandis que le serin ainsi que la fauvette
 Prodiguaient leur chansonnette
 Du sommet d'un gros ormeau
 Planté sur les bords de l'eau.

Dans le bocage

Les oisillons montraient leur sublime ramage,

Et dans le lointain

On entendait le tic-tac d'un moulin.

Des lors monsieur Francœur éprouve dans son âme
 Un plaisir inouï qui l'anime et l'enflamme,

Car à ce bruit il comprend aussitôt

Que le toit paternel va paraître bientôt.

En effet un donjon élevé dans les nues,

Et que les pins cachaient de leurs branches touffues,

Laissa voir ses vieux murs noircis avec le temps,

Caresés par les flots et battus par les vents.

Lorsqu'il se trouve auprès de son domaine
Monsieur Francœur ému s'arrête, il prend haleine,
Et crie à Dominique : Allons, pars de ce lieu,
Va dire à mon épouse : Il rentrera sous peu
Celui que vous pleurez ; il vient dans la campagne
Pour revoir ses enfants et sa chère compagne...
Le voilà qu'il arrive : invoquez le Seigneur
Qui ramène l'époux si cher à votre cœur.
Madame Francœur dit : Quoi, mon époux en vie !
Ah ! gloire soit rendue à la Vierge Marie !
Et se levant soudain de dessus son fauteuil,
Elle entr'ouvre la porte, et le voit sur le seuil.

François et la charmante Claire
Revenus alors chez leur mère,
Sautèrent au cou de leur papa
Qui de tout cœur les embrassa...

En revoyant ainsi l'objet de sa tendresse,
L'excellent monsieur Francœur
Dans l'excès de son bonheur,
Ne pouvait exprimer toute son allégresse.
La gaieté reparut sur son front assombri,
Et la joie inonda son visage amaigri ;
Tandis que son épouse éprouvait quels doux charmes
Étaient pour faire place à ses nombreuses larmes...
Ainsi cette famille après un temps affreux,
Vit reparaitre enfin des jours bien plus heureux.

SUPPLEMENT

TESTAMENT

DE

LOUIS XVI

Au nom de la très sainte Trinité, du Père, du Fils, et du Saint-Eprit. Aujourd'hui, vingt-cinquième jour de décembre mil sept cent quatre-vingt-douze, moi, Louis XVI du nom, roi de France, étant, depuis plus de quatre mois enfermé avec ma famille dans la tour du Temple, à Paris, par ceux qui étaient mes sujets, et privé de toutes communications quelconques, même, depuis le onzo du courant, avec ma famille ; de plus impliqué dans un procès dont il est impossible de prévoir

l'issue, à cause de la méchanceté des hommes, et dont on ne trouve aucun prétexte ni moyen dans aucune loi existante, n'ayant que Dieu pour témoin de mes pensées et auquel je puisse m'adresser, je déclare ici, en sa présence, mes dernières volontés et mes sentiments.

Je laisse mon âme à Dieu mon créateur ; je le prie de la recevoir dans sa miséricorde, et de ne pas la juger d'après ses mérites, mais par ceux de notre Seigneur Jésus-Christ, qui s'est offert en sacrifice à Dieu son Père, pour nous autres hommes, quelque indignes que nous en fussions, et moi le premier.

Je meurs dans l'union de notre sainte mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine, qui tient ses pouvoirs, par une succession non interrompue, de saint Pierre, auquel Jésus-Christ les avait confiés.

Je crois fermement et je confesse tout ce qui est contenu dans le symbole et les commandements de Dieu et de l'Eglise, tels que l'Eglise catholique les enseigne et les a toujours enseignés. Je n'ai jamais prétendu me rendre juge dans les différentes manières d'expliquer les dogmes qui déchirent l'Eglise de Jésus-Christ ; mais je m'en suis rapporté et m'en rapporterai toujours, si Dieu m'accorde vie, aux décisions que les supérieurs ecclésiastiques, unis à la sainte Eglise catholique, donnent et donneront conformément à la discipline de l'Eglise, suivie depuis Jésus-Christ.

Je plains de tout mon cœur nos frères qui peuvent être dans l'erreur, mais je ne prétends pas les juger, et je ne les aime pas moins tous en Jésus-Christ, suivant ce que la charité chrétienne nous enseigne. Je prie Dieu de me pardonner tous mes

péchés. J'ai cherché à les connaître scrupuleusement, à les détester et à m'humilier en sa présence. Ne pouvant me servir du ministère d'un prêtre catholique, je prie Dieu de recevoir la confession que je lui en ai faite, et surtout le repentir profond que j'ai d'avoir mis mon nom (quoique cela fût contre ma volonté) à des actes qui peuvent être contraires à la discipline et à la croyance de l'Eglise catholique, à laquelle je suis toujours resté sincèrement uni de cœur. Je prie Dieu de recevoir la ferme résolution où je suis, s'il m'accorde vie, de me servir, aussitôt que je le pourrai, du ministère d'un prêtre catholique, pour m'accuser de tous mes péchés et recevoir le sacrement de pénitence.

Je prie tous ceux que je pourrais avoir offensés par inadvertance (car je ne me rappelle pas d'avoir fait sciemment aucu-

ne offense à personne), ou ceux à qui j'aurais donné de mauvais exemples ou des scandales, de me pardonner le mal qu'ils croient que je peux leur avoir fait. Je prie tous ceux qui ont de la charité d'unir leurs prières aux miennes pour obtenir de Dieu le pardon de mes péchés.

Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis, sans que je leur en aie donné aucun sujet, et je prie Dieu de leur pardonner, de même qu'à ceux qui, par un faux zèle ou par un zèle mal entendu, m'ont fait beaucoup de mal.

Je recommande à Dieu ma femme et mes enfants, ma sœur, mes tantes, mes frères et tous ceux qui me sont attachés par les liens du sang ou par quelque autre manière que ce puisse être. Je prie Dieu particulièrement de jeter des yeux de miséricorde sur ma femme, mes enfants et

ma sœur, qui souffrent depuis longtemps avec moi ; de les soutenir par sa grâce, s'ils viennent à me perdre, et tant qu'ils resteront dans ce monde périssable.

Je recommande mes enfants à ma femme. Je n'ai jamais douté de sa tendresse maternelle pour eux, je lui recommande surtout d'en faire de bons chrétiens et d'honnêtes hommes, de ne leur faire regarder les grandeurs de ce monde-ci (s'ils sont condamnés à les éprouver) que comme des biens vanaux et périssables, et de tourner leurs regards vers la seule gloire solide et durable de l'éternité. Je prie ma sœur de vouloir continuer sa tendresse à mes enfants, et de leur tenir lieu de mère s'ils avaient le malheur de perdre la leur.

Je prie ma femme de me pardonner tous les maux qu'elle souffre pour moi, et les chagrins que je pourrais lui avoir don-

nés dans le cours de notre union, comme elle peut être sûre que je ne garde rien contre elle, si elle croyait avoir quelque chose à se reprocher.

Je recommande bien vivement à mes enfants, après ce qu'ils doivent à Dieu, qui doit marcher avant tout, de rester toujours unis entre eux, soumis et obéissant à leur mère, et reconnaissants de tous les soins et les peines qu'elle se donne pour eux, et en mémoire de moi. Je les prie de regarder ma sœur comme une seconde mère.

Je recommande à mon fils, s'il avait le malheur de devenir roi, de songer qu'il se doit tout entier au bonheur de ses concitoyens ; qu'il doit oublier toute haine et tout ressentiment, et nommément tout ce qui a rapport aux malheurs et chagrins que j'éprouve, qu'il ne peut faire le bonheur des peuples qu'en régnant suivant les lois,

mais en même temps qu'un roi ne peut les faire respecter et faire le bien qui est dans son cœur, qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire, et qu'autrement, étant lié dans ses opérations, et n'inspirant point de respect, il est plus nuisible qu'utile.

Je recommande à mon fils d'avoir soin de toutes les personnes qui m'étaient attachées, autant que les circonstances où il se trouvera lui en donneront les facultés; de songer que c'est une dette sacrée que j'ai contractée envers les enfants ou les parents de ceux qui ont péri pour moi, et ensuite de ceux qui sont malheureux pour moi.

Je sais qu'il y a plusieurs personnes de celles qui m'étaient attachées, qui ne se sont pas conduites envers moi comme elles le devaient, et qui ont même montré de l'ingratitude, mais je leur pardonne (souvent, dans les moments de trouble et d'ef

fervescence, on n'est pas maître de soi), et et je prie mon fils, s'il en trouve occasion, de ne songer qu'à leur malheur.

Je voudrais pouvoir témoigner ici ma reconnaissance à ceux qui m'ont montré un attachement véritable et désintéressé ; d'un côté, si j'ai été sensiblement touché de l'ingratitude et de la déloyauté de gens à qui je n'avais jamais témoigné que des bontés, de l'autre, j'ai eu de la consolation à voir l'attachement et l'intérêt gratuit que beaucoup de personnes m'ont montrés : je les prie d'en recevoir tous mes remerciements. Dans la situation où sont encore les choses, je craindrais de les compromettre si je parlais plus explicitement ; mais je recommande spécialement à mon fils de chercher les occasions de pouvoir les reconnaître.

Je croirais cependant calomnier les sentiments de la nation, si je ne recomman-

dais ouvertement à mon fils MM. de Chamilly et Hué, que leur véritable attachement pour moi avaient portés à s'enfermer avec moi dans ce triste séjour, et qui ont pensé en être les malheureuses victimes. Je lui recommande aussi Cléry, des soins duquel j'ai eu tout lieu de me louer depuis qu'il est avec moi. Comme c'est lui qui est resté avec moi jusqu'à la fin, je prie messieurs de la commune de lui remettre mes hardes, mes livres, ma montre, ma bourse, et les autres petits objets qui ont été déposés au conseil de la commune.

Je pardonne encore très volontiers à ceux qui me gardaient, les mauvais traitements et les gênes dont ils ont cru devoir user envers moi. J'ai trouvé quelques âmes sensibles et compatissantes ; que celles-là jouissent dans leur cœur de la tranquillité que doit leur donner leur façon de penser.

Je prie MM. de Malesherbes, Tronchet et Desèze de recevoir ici tous mes remerciements et l'expression de ma sensibilité pour tous les soins et les peines qu'ils se sont donnés pour moi.

Je finis en déclarant devant Dieu, et prêt à paraître devant lui, que je ne me reproche aucun des crimes qui sont avancés contre moi.

Fait double à la tour du Temple, le vingt-cinq décembre mil sept cent quatre-vingt-douze.

Signé : LOUIS.



DOCTRINE SPIRITUELLE

DE

ST-DOROTHEE

1^{re} INSTRUCTION.

Il y a dans les hommes trois dispositions différentes, disait-il :

La 1^{re} quand ils suivent leurs passions ;

La 2^{me} quand ils les répriment :

La 3^{me} quand ils en arrachent la racine.

Ces trois dispositions fourniraient la matière d'un long discours ; mais pour en dire quelque chose, parlons, par exemple, de la vaine gloire.

Ceux qui suivent cette passion, ne peuvent souffrir en paix une parole de leur

frère : si on leur dit un mot, ils se troublent, ils en disent cinq, ils en répondent dix, ils disputent, ils se tourmentent eux-mêmes ; et quand la contestation est passée, ils y réfléchissent, ils en sont tout occupés, ils conservent du ressentiment, et se fâchant de ce qu'ils n'ont pas répondu encore plus vivement qu'ils n'ont fait, ils se disent à eux-mêmes : Pourquoi ne lui ai-je pas répliqué ceci ou cela ? mais je le lui réserve pour une autre fois.

Dieu nous préserve d'une si mauvaise disposition.

Quant à ceux qui répriment leurs passions, ils ne s'y portent pas tous également. Celui qui en entendant une parole qu'on lui dit, s'en fâche en lui-même non parce qu'il est méprisé, mais parce qu'il n'a pas eu assez de vertu pour la souffrir patiaimment, est dans l'état des personnes qui combattent et qui répri-

ment leurs passions. J'en dis de même de celui qui résiste, quoiqu'avec peine, et qui succombe quelquefois à l'effort et à l'opiniâtreté de la passion. Il y en a qui ne veulent rien répliquer, mais la mauvaise habitude les emporte : d'autres se font beaucoup de violence pour ne rien dire ; mais ils sont fâchés d'être méprisés ; puis ils se condamnent de ce qu'ils se sont lâchés et s'en repentent : je mets toutes ces personnes au nombre de ceux qui résistent à leurs passions, quoiqu'ils s'en laissent quelquefois entraîner ; car dans la disposition intérieure ils les arrêtent, et veulent n'y point consentir, bien qu'ils y résistent avec peine. Mais je dois les avertir de prendre garde de ne pas conserver dans le cœur quelque chose pour entretenir les passions.

Il reste à vous parler de ceux qui s'appliquent à déraciner leurs passions. Ceux

qui ont de la joie de souffrir l'injure dans une vue d'intérêt, ceux-là ne déracent pas leurs passions avec science. Les autres au contraire qui se réjouissent d'être méprisés, et se persuadent qu'ils ont dû l'être et qu'ils l'ont bien mérité, ceux-là déracent leurs passions avec science. Il y en a qui vont plus loin, non-seulement ils reçoivent l'humiliation avec joie et s'accusent eux-mêmes, mais de plus ils s'attristent du mal que commet celui qui les offense et du trouble dans lequel ils le voient.

Je prie Dieu qu'il vous fasse la grâce d'être dans une si sainte disposition.

Vous voyez combien il y aurait à parler sur ces différents états. Que chacun donc s'applique à connaître dans lequel il se trouve ; qu'il examine s'il n'est pas du rang de ceux qui suivent leurs passions avec une volonté pleine, ou au rang de ceux qui y

succombent, étant plus emportés par la force de l'habitude, que par une volonté affectée.

2^{me} INSTRUCTION.

L'instruction que St-Dorothee donne ici est excellente, et peut servir à toutes sortes de personnes dans quelque état qu'on se trouve. Il exhorte puissamment de ne point négliger son amendement, de ne pas donner aux passions le loisir de se fortifier, de les combattre sans cesse, de mettre à profit pour cela le temps que Dieu nous donne, et montre enfin combien il est difficile de les réprimer, quand pour les avoir négligées, elle se sont changées en habitude ; ce qu'il confirme par des exemples.

EXEMPLE

Je me trouvai, dit-il, il y a peu de jours avec un frère qui relevait de maladie, et j'appris qu'il avait eu la fièvre seulement durant sept jours, et que pourtant il

n'avait pu encore recouvrer ses forces, bien qu'il y eût quarante jours qu'elle l'eût quitté. Voyez ce que c'est que de tomber dans quelque indisposition. On méprise les maux qui paraissent légers ; cependant si quelqu'un est d'une complexion délicate, pour peu qu'il soit malade, il a besoin de beaucoup de temps et de soin pour rétablir sa santé. Il en est de même des âmes.

AUTRE.

Un ancien, ajouta-t-il, d'une éminente vertu était un jour avec ses disciples dans un lieu planté de cyprès. Il dit à l'un deux : Arrachez un de ces cyprès ; comme il était petit, il le fit à l'instant et d'une main seule. Il lui dit de faire la même chose d'un plus grand, qu'il enleva aussi, mais avec beaucoup de peine. Il lui en montra un troisième plus grand, qu'il ne peut arracher qu'avec grande difficulté. Enfin, il eût besoin du secours d'un autre frère

pour en arracher un quatrième : et là-dessus cet excellent maître prit occasion de leur dire que ces cyprès étaient l'image de nos passions, qu'il était aisé de les détruire quand elles ne faisaient que de paraître ; mais que si nous les négligeons parce qu'elles sont petites, elles croissent, se fortifient, et nous ne pouvons plus les vaincre sans beaucoup de travail.

INSTRUCTIONS QUE ST-DOROTHÉE
FIT A ST-BARSANUPHIE PAR DEMANDES ET
RÉPONSES.

Demande. — Comment est-ce que la patience dans les humiliations nous fait acquérir la paix de l'âme ?

Réponse. — Un débiteur en quelque lieu qu'il aille, est exposé à la confusion que ses créanciers lui font, jusqu'à ce qu'il les ait payés ; mais quand il les a satisfaits, il peut paraître partout avec une entière liberté. De même si nous nous efforçons de satisfaire à la justice divine en supportant avec patience les injures, les mépris et les humiliations, nous rece-

vrons la rémission de nos péchés, et avec elle la paix du cœur. Pour vous y encourager, élevez vos yeux sur Notre-Seigneur Jésus-Christ attaché à la croix ; considérez les ignominies, les injures, les opprobres qu'il a soufferts, et qu'après tout cela il a voulu être crucifié pour l'amour de nous, et soyez persuadé que nul ne peut jouir de cette paix abondante qu'il espère, ni s'élever à la perfection qui procure une tranquillité sainte, s'il ne souffre avec Jésus-Christ.

Demande. — L'humiliation extérieure est-elle nécessaire ? Ne suffit-il pas de s'humilier intérieurement ? Qu'est-il besoin de mépris, d'injures, d'exercices vils et ravalés ?

Réponse. — Il y a deux mépris de soi-même ; l'un vient de notre cœur, l'autre nous vient de la part des hommes. Celui-là nous coûte bien moins que ce dernier, car le cœur souffre beaucoup dans le mépris qui nous vient de la part des autres. Ainsi l'humiliation que nous en ressentons est bien utile. On peut se porter à des actions ravalées, ou parler humblement de soi par vaine gloire ; ce qui nuit au lieu d'être utile à l'âme. Mais

de recevoir, par exemple, un commandement qui nous humilie, et de l'exécuter avec une parfaite soumission, c'est ce qui nous fait avancer dans la vertu. L'humilité, est à proprement parler, un sentiment par lequel on ne fait aucun cas de soi-même, et qui nous porte à rompre en tout notre volonté propre, à nous mettre sous les pieds de tout le monde, et à souffrir sans inquiétude et sans trouble tout ce qui nous arrive de fâcheux de la part des autres. Il n'est pas nécessaire non plus de parler humblement de soi-même, il suffit de dire : Pardonnez-moi et priez pour moi.

Demande. — Si on me fait un commandement qui excède mes forces, dois-je demander que l'on m'en dispense pour n'être plus exposé à cette peine ?

Réponse. — Obéissez en toutes choses à votre supérieur, qui portera devant Dieu le jugement de votre action, parce que c'est à lui et non pas à vous qu'il en demandera compte. Si le commandement vous paraît trop difficile, adressez-vous à lui, et remettez-vous-en à ce qu'il déterminera. Si ce n'est pas l'abbé, mais vos frères qui vous commandent, et si

vous vous imaginez que ce qu'ils vous ordonnent préjudicie à votre salut, ou est au-dessus de vos forces, adressez-vous encore à l'abbé, et faites ce qu'il vous dira. Tout ce qui part de cette source est utile, et ne peut causer ni trouble ni tristesse.

Demande. — Si quelqu'un désire de moi que je prie pour lui, dois-je lever les mains au ciel et faire ce qu'il souhaite ?

Réponse. — Si, lorsque vous allez voir un frère, il vous prie d'offrir à Dieu vos prières pour lui, excusez-vous-en jusqu'à trois fois en le suppliant de vous en dispenser. S'il vous presse une quatrième fois, faites-le avec humilité ; mais si vous demandez la même grâce à un autre et qu'il s'en excuse jusqu'à trois fois, ne l'importunez pas d'avantage.

Demande. — Quand je me trouve avec les autres, je crains quelquefois si fort d'être méprisé, que je m'oublie presque moi-même. Cependant j'ai de la peine à les quitter ; que dois-je faire alors ?

Réponse. — Si vous n'avez nulle affaire plus pressée et que votre présence serve à l'édification, demeurez tout le temps que la conversation durera. Que si on y parle de choses inutiles, ne craignez pas

de dire que vous êtes faibles et que vous devez vous retirer.

REMARQUE.

Il ne faut pas regarder saint Dorothée seulement comme un auteur ascétique : il doit être considéré comme un fidèle dépositaire de la foi ; et c'est ainsi qu'en parle l'auteur de la préface qu'on a mise à la tête de ses ouvrages, puisqu'il nous assure qu'il a toujours été compté entre les respectables Pères de l'Eglise grecque.

RENONCEMENT DES RELIGIEUX

Représenté par l'habit qu'ils portent.

Notre *habit*, disait St-Dorothée, est une tunique sans manches, contre l'usage ordinaire, pour nous apprendre que nous ne devons point avoir de main ou d'action pour faire les œuvres du vieil homme, comme de frapper, de voler, de commettre quelque excès semblable.

La *ceinture* que nous portons, signifie que nous devons être toujours prêts à travailler ; et cette ceinture étant faite de peau de bête morte, et mise sur les reins, nous apprend à mourir à tous les désirs déréglés.

Le *scapulaire* que nous mettons sur nos épaules, et qui étant étendu représente une croix, nous fait souvenir qu'il faut porter notre croix si nous voulons suivre Jésus-Christ ; et cette croix consiste à pratiquer une parfaite mortification, par la vertu de la foi que nous avons en Jésus-Christ.

Enfin, le *chaperon* ou *capuce*, qui nous couvre la tête, est le symbole de l'humilité dans laquelle nous devons vivre ; parce qu'il a la forme de celui des petits enfants dont le caractère est l'humble et innocente simplicité.

FIN.

TABLE

	PAGE
Hommage à la Divinité	5
A St-Alphonse	6
Le Mois de mai	7
Au Sacré-Cœur de Jésus	9
La Sœur de Ste-Claire	10
Le Mondain et le Trappiste	11
Mr J. J. Olier, fondateur du séminaire St-Sulpice	13
Compliment à un ami	14
A la mémoire de la vénérée Mère Marie-de-la-Ferre, fondatrice des sœurs de St-Joseph	15
La sœur cloîtrée de St-Joseph de la vénérée Mère Marie-de-la-Ferre	17
Pour le jour de la fête d'une Supérieure de communauté	18
Pèlerinage a sainte Anne	19
A une bienfaitrice	21
Prière pour une bienfaitrice	22
Notre-Dame du Rosaire de l'église de la réparation du Mont Royal	20
Pour l'anniversaire d'une profession religieuse	25

	PAGE.
La vénérable sœur Marguerite Bourgeoys, fondatrice des sœurs de la Congrégation de N. D. à Montréal	26
La mère d'Youville, fondatrice des Sœurs Grises	33
Effets des Pèlerinages à Notre-Dame de Montcham	30
A la mémoire du R. P. Frs de Sales Cazeau, S. J.	38
Les Sœurs de la Providence.	39
Un missionnaire à son père.	41
La carmélite.	42
A ma mère chérie !!!	43
Amour filial	44
A un séminariste	46
Un enfant à sa mère	47
A un protecteur	48
Le martyr de Ste-Philomène	49
A une tante	51
A un oncle défunt	52
A l'amitié	53
A un condisciple	54
La famille Francœur ou la persévérance dans la prière	55

SUPPLÉMENT

Testament de Louis XVI	71
Doctrine spirituelle de St-Dorotheé	83